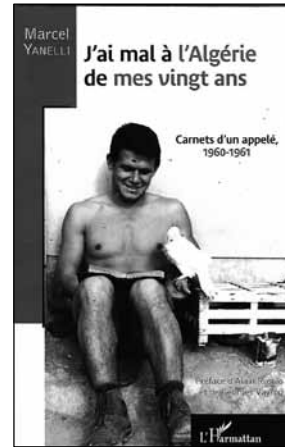


Marcel YANELLI

J'ai mal à l'Algérie de mes vingt ans - Carnets d'un appelé, 1960-1961

Préface d'Alain Ruscio et Georges Vayrou
(L'Harmattan, Paris, 2016, 260 p., 27 €)



Ce livre d'un militant communiste de la région dijonnaise est constitué des notes prises par Marcel Yanneli pendant les quinze mois (sur les 28 mois à l'époque) de son service militaire effectué en Algérie. Période pendant laquelle il écrit tous les jours sur de petits carnets la vie quotidienne d'un appelé du contingent français venu en Algérie, non pour faire la guerre mais pour gagner ses compatriotes à la conscience que cette guerre est une totale absurdité, tant par ses enjeux que par ses méthodes, et qu'elle n'a rien à voir avec les intérêts de la France. Militant de la paix, il a choisi non de désertir — ce que d'autres ont fait — mais de tenter de mener un travail de conscientisation de ses camarades afin de leur montrer les vrais enjeux de la pacification.

Ainsi structuré autour de ses souvenirs quotidiens très précis, le livre-témoignage de Marcel Yanneli, agrémenté d'un petit carnet photographique au milieu du livre, nous fait entrer dans ses réflexions personnelles sur la guerre, la vie, l'amour, la mort et aussi sur l'importance des relations aux autres, ses camarades

(pas toujours satisfaisantes), ses supérieurs (rarement amicaux), les harkis (il aime les voir danser et parler entre eux) et aussi les Algériens, rencontrés au fil des missions.

Ces carnets révèlent en réalité un besoin d'écrire comme un exutoire, à l'époque, visant à demeurer en lien avec sa famille, ses amours et ses proches mais aussi un exutoire aujourd'hui pour dire et raconter ce qu'est une guerre comme celle-ci, aussi inutile que meurtrière, qui l'emplit chaque jour de honte tant le mensonge officiel couvre toute perspective critique à ce moment. S'il a fallu du temps pour publier ces carnets, sans doute la maturation était-elle en cours, il considère que le travail et le devoir de mémoire n'incombent pas qu'aux officiels mais aussi à toutes et tous ceux qui ont eu à subir cette guerre.

Ces carnets sont donc l'expression de ses doutes personnels, de ses incertitudes quant à l'avenir et en même temps, ce livre porte aussi tous ses espoirs et son optimisme pour un avenir de paix et de solidarité. Le mot paix revient fréquemment dans

213

les pages de cet ouvrage, comme s'il était nécessaire de l'écrire pour ne pas oublier qu'il est l'objectif final, à condition qu'il soit accompagné de la justice pour le peuple algérien...

Parsemés d'encarts gris qui permettent le temps de la réflexivité mais aussi sorte de fil rouge des souvenirs, ils contribuent à forger le caractère profond de M. Yanelli.

Bien sûr, certaines journées sont beaucoup plus denses que d'autres, notamment celles relatant les missions ou le combat (il porte le poste radio) qui sont toujours des moments difficiles et terribles pour l'auteur et dont on perçoit bien que le souvenir sera à jamais présent.

Partout des successives, M. Yanelli reconstruit toute l'horreur de la guerre – celle-ci et toutes les autres –, en livrant à la manière d'un peintre impressionniste, les réalités de cette vie d'un appelé de vingt ans, partagé entre son désir de lecture – il lira beaucoup – et son besoin de comprendre cette guerre et les bassesses (la torture revient souvent au fil des pages, provoquant dégoût et écœurement) qu'elle peut engendrer, avec la ferme volonté de ne pas y succomber. Aussi, comme il le dit si bien, ils n'ont jamais réussi « à prendre ni son corps, ni son esprit », « à lui faire manger ce qui a été volé », comme témoignage que les valeurs humanistes peuvent en toutes circonstances être portées et vécues au-delà du présent envahissant et destructeur.

Car au final, M. Yanelli est tout à fait conscient que cette guerre est une guerre de libération d'un peuple opprimé et colonisé, dont le droit à la liberté est – au moins pour un temps – contraint par le (soi-disant) pays de la liberté.

Comme tout livre de souvenirs, celui-ci donne à lire une histoire personnelle qui croise la grande histoire (plusieurs fois les références à l'actualité politique permettent de situer le contexte plus large), contribuant à en (ré)écrire les réalités et les vécus, donc permettre une meilleure compréhension de cette période lourde de non-dits, d'horreurs, de mensonges. C'est aussi un moyen de transmettre aux générations à venir son histoire, celle que l'on garde en soi mais qui parfois donne envie de la partager, pour que les enfants ne portent pas une responsabilité qu'ils n'ont pas à assumer...

Dans la cale du navire qui le ramène en France le 20 avril 1961 (au même moment commence le putsch d'Alger, début de la fin en quelque sorte), M. Yanelli partage encore une fois sa tristesse de ne pas avoir pu aider davantage le peuple algérien et ses incertitudes sur son propre avenir de militant pacifiste et communiste, mais aussi d'homme, amoureux de sa future femme...

RAPHAËL PORTEILLA